

REVUE DE PRESSE

SOUS LA GLACE

SOUS LA GLACE

TEXTE

FALK RICHTER

MISE EN SCÈNE

VINCENT DUSSART

TRADUCTION

ANNE MONTFORT

SCÉNOGRAPHIE

FRÉDÉRIC CHELI

LUMIÈRES

JÉRÔME BERTIN

FRÉDÉRIC CHELI

CRÉATION SONORE

MUSIQUE LIVE

PATRICE GALLET

AVEC

XAVIER CZAPLA

PATRICE GALLET

STÉPHANE SZESTAK

des mots pour vous dire Véronique Tran Vinh 16 décembre 2017

D'entrée de jeu, le ton est donné. Une lumière bleutée, froide comme la glace. Une scène au décor dépouillé à l'exception d'un ourson géant qui se dresse, tel un totem (évoquant l'enfance ?).

Déjà petit, Jean Personne était un garçon que ses parents ignoraient, qui se sentait comme « transparent ». Aujourd'hui, c'est un cadre d'entreprise (et un homme, accessoirement) que l'on ne remarque que lorsqu'il est absent. Il aime entendre son nom résonner dans les aéroports au moment de l'embarquement, il a enfin l'impression d'exister. Mais comment exister « réellement » dans ce monde de l'entreprise qui ne parle que de course à la performance, de recherche de compétitivité, de rentabilité ? Plus, toujours plus... Un monde où l'on évalue les hommes, impitoyable pour ceux qui ne sont pas conformes, pas dans le moule, pas « économiquement corrects »... et qui finissent broyés.

Jean Personne va tout faire pour exister, quitte à se débarrasser de ceux qui sont en travers de son chemin. Pas de place pour « les vieux », « les inadaptés », « les improductifs », comme on les nomme dans le jargon méprisant (et combien brutal !) de l'entreprise. Jusqu'à ce que lui-même soit éjecté à son tour de ce système dans lequel il a désespérément essayé de se fondre.

Lui et ses deux acolytes en costume gris (des consultants comme lui) sont obsédés à l'idée d'être mis sur la touche. Injonctions martelées comme des mantras, corps survoltés, musique au rythme effréné : tout dans la mise en scène concourt à souligner cette inhumaine course à la performance, alimentée à grands coups de

chiffres, de courbes de vente et d'adrénaline. Non sans humour par ailleurs, comme quand deux des consultants organisent avec cynisme une grand-messe afin de stimuler le personnel de l'entreprise grâce à des allégories animales.

Jean Personne, c'est moi, c'est nous, ce sont tous ceux qui ont besoin de la reconnaissance et du regard des autres pour exister. L'auteur a choisi l'angle économique pour illustrer l'absurdité de la condition humaine. La mise en scène est percutante, les trois acteurs sont excellents dans le rôle de ces consultants qui ont fini par s'identifier totalement à leur rôle. Pas de temps mort, le spectateur est comme pris dans un étai, un univers oppressant de paroles, de musiques, auquel il est difficile d'échapper.

Jusqu'à la conclusion (forcément) glaçante, en forme de cri d'alarme : et si, à force de renoncer à leur humanité, les hommes finissaient pas être annihilés par le monde qu'ils ont créé ? Et si cette course sans fin n'avait aucun sens ?

spectacle
sélection
Annick
Drogou
15 décembre
2017

À l'avant d'une scène presque déserte, un petit homme mis à nu, au sens propre, parle de sa solitude, celle d'un être sans identité depuis l'enfance, désespérément transparent dans le regard de tous. Un Jean Personne anodin, un Mister Nobody qui n'a d'autre recours pour se faire remarquer que de retarder le départ de l'avion qui l'emportera vers sa tâche ingrate de liquidateur de l'emploi des autres. Derrière lui, un gigantesque ours blanc stylisé matérialise la banquise de sa vie. Cerné par deux jeunes loups d'entreprise, souples, au sourire cynique, Jean Personne crie son désarroi. Muet, puisque nul n'y prête attention. Son récit déchirant parle de chat gelé dans l'horreur, d'esseulement sans remède, d'une société de l'efficacité assassine. Mais aussi, en contraste, de constellations et d'étoiles, du cœur si rouge qui bat dans la glace si froide et la nuit si sombre.

Le spectacle se déroule à un rythme sans répit, avec trois acteurs remarquables qui entraînent impitoyablement dans une danse de la frénésie et de la mort. Métaphore d'une société contemporaine, faite d'artifice carnassier, qui porte au cauchemar. On en sort bénéfiquement ébranlé.

froggy's delight MM décembre 2017

Inspiré du documentaire *Grow or Go* sur les motivations intimes de consultants réalisé en 2003 par Marc Bauder, *Sous la glace* du dramaturge allemand Falk Richter se présente comme une fable moderne atypique qui narre l'histoire de Jean Personne, déclinaison post-moderne du Jean la Chance brechtien, sur le mode de l'hybridation de la satire socio-economico-politique et de la dystopie.

La satire concerne les principes abscons du management, héritier des novations du 20ème siècle engendré par le primat de l'économie et de l'ultralibéralisme qui ont engendré la démocratie de marché, le consumérisme comme fin en soi et la financiarisation, et dont les paradigmes ont contaminé tant les théories des organisations que les idéologies occidentales.

Falk Richter développe cette doxa, dans le microcosme du consulting, avatar de la technocratie, avec deux jeunes loups (Patrice Gallet et Stéphane Szeszak) qui se livrent à une joute oratoire consistant à prouver leur maîtrise des concepts nébuleux qui soutiennent les stratégies entrepreneuriales résumées par le titre du film précité.

Et, surtout, à la mise à mort du collègue (Xavier Czapla), dont par ailleurs la relation au monde est problématique depuis l'enfance, et qui, à la quarantaine, arrive à son stade d'obsolescence programmée.

À terme, celle-ci, calquée sur la date limite de consommation des produits de consommation, voue à la mort l'homme qui n'a pas su l'anticiper pour renoncer et, peut-être, rebondir ailleurs, et même,

à terme, à l'extinction de l'humanité à la suite d'une nouvelle ère glaciaire qui signerait, en l'absence de nouveau messie, le règne des objets et des machines.

Avec sagacité, Vincent Dussart met en scène l'opus dans une scénographie ultra-minimaliste de Frédéric Cheli, un plateau nu à l'exception d'un gigantesque totem polysémique en forme d'un ours blanc évocateur de l'objet transitionnel, signifiant le vide correspondant à un « non-lieu » pour le moins glaçant et angoissant.

À la quête de d'identité et de sens de l'homme seul qui sombre répond la litanie biomécanique de clones duettistes et la rythmique lobotomisée du discours, qu'en l'occurrence Vincent Dussart double d'une gestuelle répétitive décalée, qui exigent des interprètes du théâtre de paroles richterien une exigeante virtuosité.

Et il a judicieusement choisi, pour clore cet oratorio rétrofuturiste sans happy end, la chanson *Cold song* avec son *Let me freeze again to death*, revisité par Klaus Nomi, aka Klaus Sperber chanteur d'opéra à la tessiture de contre-ténor, météorite new wave du début des années 1980, d'un extrait opératique du *King Arthur* de Henry Purcell.

Une excellente proposition de la Compagnie de l'Arcade.

bsc news

Eloise
Bouchet

14 décembre
2017

Comment trouver sa place dans un monde qui fait la part belle au profit immédiat au détriment de toute valeur humaniste ? Un monde qui porte aux nues les « winners », ceux qui n'hésitent pas à écraser les autres pour parvenir à leurs fins ?

Dans *Sous la glace*, tragi-comédie satirique, l'auteur allemand Falk Richter dénonce avec une ironie mordante une société gelée où l'essentiel réside dans le profit, la consommation et le sexe. Le metteur en scène Vincent Dussart et la compagnie de l'Arcade en proposent une version aussi caustique que glaçante.

Quand l'individu est réduit à n'être que le maillon d'une chaîne de productivité sans fin, quelle autre valeur que marchande peut-il donner à sa vie ? En-dehors de l'entreprise, les trois personnages, ferrés à glace sur la performance, n'existent pas : abreuvés de concepts vains, de stratégies marketing féroces, d'ambitions ineptes, ils s'avèrent incapables de bonheur.

Sous la glace, c'est l'histoire de Jean Personne, un consultant en audit, qui se heurte aux impitoyables lois de son entreprise : compétitivité poussée à l'extrême, « traquage » des losers, élimination des plus faibles, exclusion des « vieux ». Testé en permanence, le personnage est même amené à se déguiser en phoque et à danser sur les musiques du *Roi Lion*, afin qu'on évalue ses « compétences relationnelles ». Son « n+1 » jugera qu'il est trop émotif... Et prompt à l'ironie. Dans ce monde où la règle d'or est « penser, c'est agir », l'action doit prédominer, car « s'immobiliser, c'est reculer. Les autres, eux, ne s'immobilisent pas forcément, ils avancent ». Et vous évincent. Le danger, c'est « un dessèchement intérieur ».

Heureusement, les soirées organisées par l'entreprise, entre deux parties de squash effrénées, mettent du baume au cœur.

Dès l'enfance, Jean Personne éprouve un sentiment d'absence au monde, de vertige face à l'existence : qui est-il, existe-t-il vraiment ? Jean nait personne : ses parents ne remarquent même pas sa présence. La pièce oscille entre les souvenirs caillés d'une enfance privée d'amour et la vieillesse du personnage, alors confronté au cynisme de son entreprise qui cherche à s'en débarrasser.

Servie par une mise en scène particulièrement soignée, un travail de son et lumière intéressant et un excellent jeu d'acteur, *Sous la Glace* est une vraie réussite. Créant un espace de l'entre-deux, entre enfance et vieillesse, rapport à soi et au monde, intimité et ouverture, Vincent Dussart polarise la scène pour rendre visibles les tiraillements du personnage : aspirations personnelles bafouées, fuite du moi enfant, conditionnement express, étouffement de toute individualité.

Les échos, les souffles glacés et les lumières froides participent de l'impression d'une « aire » glaciale où les mots, aussi superlatifs soient-ils, sont eux aussi pris dans la glace : adjectifs sans signification réelle, anglicismes creux... Ou quand high speed, merchandising, et feedback deviennent les maîtres mots de toute une vie. Les voix formatées, sans vitalité, prennent le pas sur les voix intimes et singulières.

La question se pose : pour qui avons-nous créé ce monde si les humains n'y ont pas leur place ? Et l'auteur d'y répondre avec un humour noir : « pour les caméras, les objets ». Eux qui nous survivront probablement.

la terrasse Catherine Robert décembre 2017

Vincent Dussart met en scène l'histoire de Jean Personne, que son enfance transparente a conduit à transformer son âme en tonneau des Danaïdes : alerte existentielle sur fond de rock'n'roll...

Comment avez-vous choisi ce texte ?

VD : Je travaille depuis un certain nombre de spectacles, sinon dans tous mes spectacles, sur les stratégies que mettent en place les humains pour se sentir exister. Voilà aussi un certain temps que je m'interroge sur mon propre travail, sur la manière dont il me remplit, me laisse vide. Je cherchais un texte qui parle du travail, et celui de Richter fait un lien tout à fait évident et très écrit (car très explicite) entre cette difficulté à se sentir exister, cette fragilité de la conscience de soi, et cette addiction au travail. Le texte alterne les scènes d'enfance où Jean Personne, Mister Nobody, éprouve cette défaillance du sentiment d'exister, et celles où, adulte, il essaie de combler cette défaillance par de la performance, sans jamais y parvenir vraiment : ce texte m'a bouleversé !

Comment le mettez-vous en scène ?

VD : C'est une pièce kaléidoscopique - scènes d'enfance, scènes dans l'entreprise, scènes avec ses collègues - , où Jean Personne cherche des stratégies pour se sentir exister, jusqu'à arriver en retard dans les aéroports pour entendre appeler son nom... C'est un récit de moments de vie, mais apparaissent plutôt comme des souvenirs. J'avais besoin de son pour les liens entre eux, le son vient fragmenter le récit et crée de l'accident en permanence. Un des trois personnages joue de la guitare électrique en live sur le plateau : on passe de la berceuse

d'enfance avec des mélodies presque nostalgiques à des moments beaucoup plus violents, où la guitare est saturée.

Quelle leçon de vie nous propose-t-il ?

VD : À la fin du spectacle, l'être humain disparaît et les objets de consommation gèrent le monde. On est face à une humanité qui a abandonné la sensibilité et ce qui la fait humaine. Mais ce n'est pas un texte fait pour déprimer. La solution, c'est l'empathie : se regarder les uns les autres et retrouver le regard de l'enfance. Au-delà d'un jugement moral sur l'entreprise, c'est comme si Falk Richter nous disait : revenons à l'essentiel, à l'humain, même s'il nous montre un monde qui a complètement renoncé. C'est un texte sombre qui sonne qui une alerte : il faut faire attention aux autres.

theatrauteurs

Simone Alexandre

11 décembre 2017

Sur le plateau un homme, au départ quasiment nu, dramatiquement seul et autant dire en surnombre dans cette société déshumanisée.

Derrière lui, un énorme ours en pierre, anguleux au possible symbolisant de façon statufiée ses rêves d'enfant trahi.

Un peu plus tard par association d'idées, on pensera à l'évocation du veau d'or, cet ours n'étant peut-être que son avatar ? «Le veau d'or est toujours debout » et l'ours, aussi !

Dans *Vingt mille lieues sous les mers*, Jules Verne mettait en scène le capitaine Nemo, cette fois Falk Richter situe symboliquement Jean Personne alias Mister Nobody « Sous la glace » et ici le monstre est la société.

Pour se sentir exister, chaque fois qu'il prend l'avion (son activité professionnelle l'y contraint assez souvent) notre homme feint d'être en retard, histoire d'entendre son nom répété dans le haut-parleur... Né par hasard -comme beaucoup d'entre nous- Jean a toujours été invisible aux yeux de ses parents qui prêtaient plus d'attention à la télé qu'à lui.

Est-ce de nouveau par hasard s'il est devenu consultant dans une société d'audit ? ... là où règne la loi de la jungle... car ce qu'on lui demande c'est de prouver chaque jour qu'il est un battant, un fonceur. Sa mission ? Évaluer la compétence d'autrui, éliminer ceux qui se révèlent insuffisants. Deux collègues ont été placés à ses côtés. Pour l'épauler ou... l'inverse ?

« Parfois je suis ailleurs, sans savoir où » dira t-il.

Celui qui sait bien où il est c'est ce pauvre chat qui est passé par la fenêtre pour atterrir dans la glace du canal qui a cédé sous le choc et qui emprisonne l'animal blessé jusqu'à ce que mort s'ensuive. Jean regarde la scène sans intervenir par peur d'être piégé lui aussi.

Une fois que la société aura ainsi « balancé » ses collaborateurs un à un, elle les remplacera par des robots dont la durée d'utilisation présente l'avantage d'être par avance déterminée. Que pourront espérer les malheureux humains alors ? ... Il est vrai que Benoît Hamon y a pensé. D'autres espéreront en la venue d'un nouveau Messie ?... Quand on sait le sort qu'a subi le premier !

Cette fable à valeur de parabole, ce réel pamphlet capte notre attention, nous hypnotise presque, recelant le trouble attrait de l'inéluctable. À moins que nous réagissions à temps car cet électrochoc n'est pas destiné à effacer une mémorisation désagréable mais plutôt à réveiller les esprits endormis.

Les trois comédiens (Xavier Czapia, Patrice Gallet et Stéphane Szestak) s'impliquent de façon totale jusqu'au chorégraphique afin d'illustrer ce qui nous est donné de voir : une satire sociale criante de vérité à peine anticipative ...

regarts Gérard Noël 9 décembre 2017

Avec une bande-son tonitruante, des fumigènes, nous assistons à l'apparition du personnage principal en slip. S'ensuit un long monologue sur l'enfance du personnage et la récurrence du thème qui donne son titre à la pièce : sous la glace. Un problème d'auteur en passant : qui parle... et à qui ? Jean Personne, c'est le nom du personnage, se débat en fait pour exister. Si on le rhabille, c'est pour lui donner une chance (illusoire ?) de se défendre. Deux consultants, des jeunes loups arrivés à la force du poignet, l'encadrent.

Toute la pièce est en fait un mélange d'évocations de la vie de Jean Personne, et, brouillant temps et lieux, sur la dure société capitaliste et cynique que nous connaissons. En vrac, à 40 ans on n'est plus rien, il faut se battre pour surnager... et encore, en France 40 % du travail est du travail simulé, la démocratie n'est plus que médiatique et surtout... pourquoi ceux qui ont en charge l'économie n'ont-ils pas le pouvoir politique puisque ce sont eux les vrais décideurs ?

Il y a des moments plus légers, parce qu'exagérés, comme cette obsession de tuer les vieux ou encore l'abus de pratique sportive du cadre pour être en permanence au top.

On pense à Vinaver, qui sait si bien explorer les rapports sociaux que crée l'économie. Ici, l'abus d'efficacité « déshumanise » bizarrement le propos de l'auteur et nous le rend moins sensible. On se blinde, pour finir et là où on devrait (pourrait) être sensible à ce qui se passe, on assiste, un peu fasciné, à cette brillante démonstration... intellectuelle. La persistance du « sous la glace » est parfois forcée. Le rapport des trois personnages

avec le public est principalement frontal : ils n'ont que peu d'échanges durables entre eux. Même si cela entre dans la logique de l'auteur et de sa démonstration, une certaine frustration demeure. Au-delà de ces quelques réserves sur le texte, l'ensemble est bluffant. Et la référence finale à Guy Debord « nous les hommes ne faisons que déranger le cours des marchandises... » s'imposait.

Pour les éclairages et la musique, rien à redire, ils servent au mieux la pièce et les trois comédiens ont une présence rare. Citons Xavier Czaplà, prêtant désarroi et humanité à Jean-Personne. Patrice Gallet est un musicien inspiré, il a de l'énergie et son duo avec Stéphane Szestak fonctionne plutôt bien.

À voir, donc, pour réfléchir face à ce constat... glaçant.

regarts Frédéric Manzini 9 décembre 2017

Certes, on a déjà entendu des dénonciations des dérives de l'économie libérale, qui gère les ressources supposées humaines à coup d'humiliations violentes et de licenciements brutaux. Ce qu'il y a de plus singulier et de plus intéressant dans la pièce de Falk Richter c'est le lien presque freudien qu'il tisse entre ce monde d'adulte et les complexes nés de l'enfance.

Voici donc Jean Personne, en position foetale qui, enfant, témoigne de sa souffrance existentielle, de son sentiment de ne pas être reconnu, entendu. Puis le voici adulte, devenu consultant, qui débite avec deux acolytes un discours de management sur un rythme effréné : rentabilité, performance, le business est aussi sourd que le silence de ses parents. Jean Personne crie mais on ne l'entend pas. Il est comme figé sous la glace. Personne ne l'entend. Personne n'entend personne.

En forme de coup de poing, la mise en scène de Vincent Dussart est à l'avenant, jouant de la violence des contrastes. Ses comédiens enfilent et désenfilent leur costume-cravate, ils tombent et se relèvent, avec en fond de décor un très grand ourson en forme de totem au coeur palpitant ou d'idole de papier, tandis que la musique d'accompagnement passe des grincements rock de la guitare électrique au fameux air du génie du froid de Purcell. Les trois comédiens se tiennent dans un face à face frontal devant le public, la scénographie est physique, les jeux de lumières francs. Le résultat est haletant, étouffant, oppressant, parfois irrespirable. Glaçant.

arts-chipels

.fr

Sarah Franck

7 décembre 2017

SOUS LA GLACE. TROIS HOMMES DANS LE RADEAU DE L'HYPER-PERFORMANCE.

Trois consultants d'une boîte d'audit, sans état d'âme. Deux d'entre eux sont en train d'éjecter le troisième, trop « vieux ». Ils racontent à leur manière leur course échevelée et stérile à la poursuite du mirage du toujours plus, toujours mieux, qui brise les âmes et les corps.

Pour tout décor, la présence géante de ce qui pourrait bien être une figuration d'ours en peluche occupe le fond de scène. Au premier plan, un homme est recroquevillé dans la position du fœtus, petit enfant en devenir ou homme dépouillé des attributs de sa fonction sociale. De part et d'autre se tiennent deux veilleurs. Costume cravate impeccable, sans un faux pli. Les consultants. Plus d'une heure durant, tous trois vont déverser ce que la société contemporaine compte de noirceur, d'inhumanité, de solitude et imposer une lecture au second degré, critique, au travers d'un humour tout à la fois réjouissant, iconoclaste et désespéré..

UNE FABLE TRAGIQUE ET DÉSABUSÉE

L'homme sur la sellette se nomme Personne. Il est emblématique de ce que la société a fait de lui. Inexistant pour ses parents car les deux générations ne peuvent se comprendre, mis sur la touche par ses pairs dès lors que ses résultats fléchissent, il n'est plus rien. Et pourtant il aspirerait à être une personne. « Est-ce que quelqu'un m'entend ? », s'interroge le personnage. Il traîne depuis toujours une difficulté d'être – « L'univers n'a pas encore remarqué que

j'existe ». Alors, si au temps de sa splendeur, il s'affirme en imposant son pouvoir de nuisance, lorsque le pouvoir lui est retiré, il n'est plus qu'un paria inutile, chassé à son tour par ceux qui lui succèdent. Ne reste au fond de lui que le cœur lumineux et sonore de l'enfance perdue, qui bat avec obstination dans la poitrine de l'ours, impuissant face à la néantisation. qui est son lot.

UNE SATIRE SOCIALE IMPITOYABLE

Falk, metteur en scène associé à la Schaubühne de Berlin, excelle à dépeindre ce monde qui se gargarise de mots, se repaît du vocabulaire pseudo-économique de l'efficacité à tout prix, prend ses aises dans la religion du résultat, s'enfoncé dans les vertiges de la performance et dans l'intolérance sans pitié à l'égard des faibles, qui vise à éliminer ceux que le train de l'Histoire a laissés sur le quai. Ses personnages dévident comme des chapelets les antennes de la compétitivité : « Plus de revenus, plus de travail, plus de sexe, plus de process, plus de plans de communication, plus de belles voitures, plus de fenêtres à ses bureaux, plus de performance, plus d'évaluation... Plus, plus, plus... » Montés sur ressort, les personnages sont comme des pantins qui s'effondrent parfois pour mieux se relever. On rit de les voir victimes de leur propre discours, on les contemple d'un œil critique quand, pleins d'auto-conviction, ils enfilent les poncifs sans un mouvement de sourcil, sans un battement d'yeux, droits dans leurs beaux costumes.

DES INDIVIDUS BROYÉS : SOUS LA GLACE

Jean Personne, malgré tous ses efforts pour rentrer dans la cohorte agitée de

l'efficiace, peine à être quelqu'un. Car comment se positionner dans un système qu'il ne comprendra jamais ? Il est tout à la fois l'enfant aux ours, solitaire, à la recherche d'un havre, d'une halte bienfaisante, mais aussi la victime consentante et partie prenante du monde qui le détruit. L'ours bienveillant et protecteur s'est mué pour lui en idole lumineuse de la consommation qu'on vient adorer dans les vitrines des galeries marchandes. À sa chaleur devenue factice, à cette vie d'emprunt se substitue l'autre, cruelle et glacée, qui voit, sans intervenir, un chat saisi par le gel se débattre jusqu'à ce que mort s'ensuive. Victime consentante, Personne l'est sans conteste, mais il n'est pas dupe : « Ce n'est pas ma vie, ça, mais je la vis quand même. ». Et pour l'homme privé de repères, au bout du chemin ne restent que le froid et la glace.

UN DISPOSITIF SCÉNIQUE ASTUCIEUX ET UN ENSEMBLE HOMOGÈNE

Le spectacle revendique la fable en la détachant d'une réalité précise. On est au présent, quelque part en Europe ou en Occident. Pour le reste, comme dans toutes les fables, sa valeur exemplaire transcende le singulier, elle est universelle. L'absence de lieu identifié le dit en permanence, ainsi que le dispositif : seule la lumière découpe l'espace. Elle est rayons lumineux traversant des panneaux troués pour la laisser passer quand elle évoque le monde extérieur, ou éclairage de l'intérieur de l'ours devenu argument publicitaire. La musique – à la guitare électrique – et les bruits ne renvoient pas la réalité. Tout au plus ils rappellent qu'il existe quelque chose derrière ou commentent l'attitude des personnages. L'usage du

micro transporte aussi les personnages d'un lieu à l'autre, d'un temps à l'autre.

On l'aura compris : même si l'argument peut sembler rebattu aujourd'hui tant les thèmes de souffrance au travail et de difficultés existentielles dans notre société contemporaine ont pris place sur le devant de la scène, *Sous la glace* se distingue de la pléthore de situations analogues dépeintes en particulier par le cinéma ces dernières années. Sa forme, onirique, un sens certain de la farce et – paradoxalement – une vision très personnelle de la dépossession de soi, menés à un rythme qui s'accélère au fil du spectacle forment un ensemble cohérent et efficace que la mise en scène éclaire et souligne.

télérama
sortir
Joëlle
Gayot
6 décembre
2017

Sur la scène vide, trône un nounours en papier haut d'environ trois mètres. Un totem. Un rappel ironique de l'enfance solitaire du héros, Jean Personne.

Le gamin assoiffé de reconnaissance est devenu un homme soumis au travail. Un actif ultra performant. Un serviteur zélé de l'entreprise. Quand sonne l'heure de sa chute, car elle sonne, il s'effondre, broyé par ce même système qu'il adulait la veille. La pièce de Falk Richter désosse les mécanismes de l'aliénation au travail. Elle le fait avec férocité et drôlerie, parfois avec quelques clichés et un mélange pas toujours réussi entre poésie et réalisme.

Mais elle nomme un chat un chat et les trois acteurs qui la jouent ont le verbe haut et la parole limpide. Si on quitte la salle atterré, c'est que ce spectacle tape dans le mille d'une vérité contemporaine. Le monde du travail ressemble à ce saccage programmé de l'humain.

COMPAGNIE

La Compagnie de l'Arcade, direction artistique Vincent Dussart, est une compagnie de théâtre implantée en Picardie depuis 2001. Elle défend un théâtre humaniste, de texte, qui questionne la construction de l'individu et les conceptions de l'homme telles qu'elles traversent l'histoire du théâtre, l'homme pris dans ses interactions avec l'autre, le couple, la société, la famille, le couple.

Elle articule recherche, création, action culturelle, tout en favorisant la rencontre, la réflexion, l'échange avec les populations des territoires dans lesquels elle travaille. L'Arcade développe particulièrement ses projets d'action culturelle en direction des jeunes et des publics éloignés des pratiques culturelles.

Après Saint-Quentin et Gauchy, l'Arcade est accueillie en résidence au Mail, Scène Culturelle de Soissons de 2016 jusqu'en 2021. Cette implantation permet le développement d'actions avec les habitants (réculte de paroles, parcours artistiques et culturels, ateliers de recherche...) et de tisser des liens profonds entre les artistes et la population. La compagnie est également présente au plan national avec plusieurs spectacles en diffusion. Depuis quatre ans, elle développe des partenariats internationaux dans le cadre des appels à projet de l'Europe.

La compagnie de l'Arcade bénéficie du soutien du Ministère de la Culture et de la Communication / Direction régionale des Affaires Culturelles Hauts-de-France, au titre de l'aide à la compagnie conventionnée. Elle est conventionnée avec le Conseil régional Hauts-de-France et reçoit le soutien du Conseil Départemental de l'Aisne et de la Ville de Soissons. Ses créations bénéficient fréquemment du soutien d'organismes professionnels (Adami, Spedidam...).

L'ARCADE
compagnie de théâtre

ARTISTIQUE VINCENT DUSSART

vincentdussart@compagnie-arcade.com
+33 6 61 56 42 64

ADMINISTRATIF ALEXANDRE DENIS

alexandredenis@compagnie-arcade.com
+33 1 71 73 52 16

COMMUNICATION ISABELLE PATAIN

developpement@compagnie-arcade.com
+33 6 83 61 09 56

DIFFUSION ANNE-CHARLOTTE LESQUIBE

acles1@free.fr
+33 6 59 10 17 63